



Histoire de France II

De la Première croisade à François Ier

Histoire de France II

De la première croisade à François Ier

TRADUITE ET RÉÉCRITE

PAR MAEVA DAUPLAY

POUR LES PROGRAMMES NOS JOURS DORÉS ANNÉES 2 & 5



I. Pierre l'Ermite prêche la guerre de Dieu

Philippe Ier n'était encore qu'un enfant lorsque son grand vassal, Guillaume le Conquérant, devint roi d'Angleterre. Il était devenu un homme lorsque, trente ans plus tard, une autre grande guerre eut lieu : la première croisade, ou guerre sainte.

Jésus-Christ naquit, vécut et mourut dans un pays lointain appelé Palestine. Lorsque l'histoire du Christ se répandit en Europe, les pensées des peuples se tournèrent avec amour vers cette terre lointaine. Nombreux étaient ceux qui désiraient voir les lieux saints et, très tôt, les chrétiens commencèrent à se rendre en Palestine. Ces personnes étaient appelées pèlerins, du mot latin *peregrinum*, qui signifie « celui qui vient d'un pays lointain », et leurs voyages étaient appelés pèlerinages.

Au fil des ans, de plus en plus de pèlerins se rendirent en Terre Sainte, bien que le voyage était difficile et dangereux, et que nombre d'entre eux se faisaient dépouiller de tout ce qu'ils possédaient bien avant d'arriver. Beaucoup périssaient en chemin. Et quand les pèlerins réussissaient à atteindre la Palestine en toute sécurité, ils n'étaient pas au bout de leurs peines. En effet, le pays était aux mains des Turcs et des musulmans, qui voyaient d'un mauvais œil ces chrétiens. Ainsi, lorsque les pèlerins arrivaient à Jérusalem après bien des péripéties, ils trouvaient les portes de la ville sainte fermées. Ils n'avaient pas le droit d'entrer avant d'avoir payé une forte somme d'argent. Comme beaucoup d'entre eux étaient sans le sou, après avoir été dépouillés de tout ce qu'ils possédaient en chemin, ils étaient obligés de rester hors de la ville. Affamés et en haillons, ils erraient autour des murs de la cité, attendant en vain la permission d'entrer. Beaucoup d'entre eux mouraient sans avoir vu le Saint-Sépulcre, l'endroit supposé où le Christ aurait été inhumé après sa crucifixion, et les autres lieux sacrés qu'ils étaient venus visiter.

Les pèlerins avaient du mal à supporter tout cela. Mais ce qui était encore plus difficile à supporter, c'était les insultes à leur religion. Les

églises qu'ils avaient construites étaient sans cesse détruites. On les dépouillait sans cesse de leurs trésors. Alors même que la messe était dite, des foules déchaînées se précipitaient, dispersant les fidèles terrifiés. Avec des rires grossiers et des insultes, ces personnes irrespectueuses jetaient à terre les vases sacrés et les chandeliers, s'asseyaient sur l'autel, frappaient les prêtres et déchiraient leurs vêtements.

*

Les pèlerins qui rentrèrent chez eux racontèrent tout ce qu'ils avaient vu et subi, jusqu'à ce que, dans toute l'Europe, on s'attrista de leur douleur et de la désolation des lieux saints.

Enfin, un Français nommé Pierre l'Ermite partit en pèlerinage en Terre Sainte. C'était un petit homme mince à l'apparence presque mesquine, mais sur son visage maigre, ses yeux perçants brillaient de courage et de zèle. C'étaient les yeux d'un rêveur et d'un martyr ; ils brûlaient de la lumière de la grande âme qui vivait dans son petit corps.

Lorsque Pierre vit toute la misère qui s'était abattue sur la Terre Sainte, son cœur fut rempli de tristesse et de colère. Il désirait ardemment faire quelque chose pour sauver la ville de son Seigneur de la dégradation. Un soir, alors qu'il priait dans l'église, il s'endormit. Et comme il dormait, il lui sembla que le Christ apparaissait devant lui.

« Lève-toi, Pierre, lui dit-il, et hâte-toi. Il est temps de purifier les lieux saints et d'aider mes serviteurs. Je serai avec toi. »

Rempli de la gloire de sa vision, Pierre se leva et se hâta de partir. Muni d'une lettre adressée au pape par le chef de l'Église de Jérusalem, il entreprit un long et dangereux voyage et arriva sain et sauf en Italie.

Le pape reçut Pierre avec joie et lui promit volontiers de l'aider. Pierre se mit donc en route pour prêcher la guerre sainte dans toute l'Europe. Il alla de ville en ville, de province en province. Il était monté sur une mule et portait un crucifix à la main. Il était vêtu d'une chemise de laine grossière attachée à la taille par une corde.

Par-dessus, il portait un manteau grossier qui lui tombait sur les talons. Sa tête, ses bras et ses pieds étaient nus.

Dans toutes les villes et tous les villages qu'il traversait, Pierre rassemblait les habitants et prêchait. Il parlait tantôt en bord de chemin, tantôt sur les places de marché, tantôt dans les églises. Le lieu lui importait peu tant que les gens pouvaient l'entendre.

Pierre l'Ermite racontait toutes les cruautés qu'il avait vues, les profanations des lieux saints, les souffrances du peuple de Dieu. Il parlait avec une telle fougue que tous les cœurs étaient touchés. Des sanglots et des gémissements jaillissaient de la foule, et les gens se pressaient autour de lui, lui offrant de l'or, de l'argent et toutes sortes de cadeaux pour aider la grande cause.

Mais ce n'est que lorsque Pierre atteignit la France que l'enthousiasme le plus débridé se manifesta. Dans la ville de Clermont, tant de gens se rassemblèrent pour l'écouter que la campagne était couverte de tentes, car il n'y avait pas de place dans la ville pour les foules qui venaient. Le pape vint lui aussi assister au rassemblement. Pierre prit la parole en premier et, pendant qu'il parlait, sa voix tremblait et des larmes coulaient sur ses joues. Lorsqu'il s'arrêta, le pape prit la parole :

« Le Christ n'a-t-il pas dit : “Que celui qui abandonne maisons, frères, sœurs, père, mère, femme, enfants ou terre, à cause de mon nom, recevra le centuple et héritera de la vie éternelle ?” Oubliez donc vos querelles. Prenez le chemin du Saint-Sépulcre et arrachez la terre aux mains des ennemis de Dieu. »

Pendant que le pape parlait, tout le monde criait : « Deus vult ! Deus vult ! » ; ce qui signifie : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! » Ce cri, mêlé de sanglots, retentit encore et encore. Le pape finit par lever la main, comme pour demander le silence. Puis il reprit la parole.

« Le Christ lui-même a dit : “Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux.” Il était vraiment au milieu de nous aujourd'hui et a mis ces mots dans vos bouches. Qu'ils soient donc votre cri de ralliement, et quand vous marcherez contre l'ennemi, criez : Dieu le veut ! Dieu le veut ! »

Une fois de plus, l'air fut déchiré par le cri : « Deus vult ! Deus vult ! » Puis des centaines et des milliers de personnes se pressèrent autour de Pierre, impatientes de recevoir la croix rouge qui devait les marquer comme soldats du Christ. C'est ainsi que la France, qui avait connu la paix et la trêve de Dieu, connut maintenant la guerre sainte.

II. La première croisade

De toute l'Europe, on se pressa en France pour prendre la croix. Lorsque des hommes qui ne parlaient pas la même langue se rencontraient, ils croisaient les doigts pour montrer qu'ils participaient à la guerre sainte. Grands et petits, riches et pauvres, jeunes et vieux, tous se joignirent à eux. Presque tous les grands princes se mirent en route, suivis de leurs vassaux ; les guerres privées cessèrent comme par enchantement.

Mais les nobles et les princes mirent longtemps à se préparer, et beaucoup de pauvres qui n'avaient rien à préparer s'impatientèrent. C'est ainsi qu'au printemps 1096, une grande foule se mit en route. On ne peut pas dire qu'il s'agissait d'une armée, car elle était surtout composée de femmes, d'enfants, de vieillards et d'hommes faibles. Et comme ils étaient presque tous pauvres, la plupart des hommes forts et capables de se battre n'avaient pas d'armes. L'armée était menée par Pierre l'Ermite et Gauthier Sans-Avoir, un pauvre chevalier. Ils se mirent en route avec enthousiasme, mais le chemin était long. Les enfants s'en lassèrent bientôt, et chaque fois qu'ils arrivaient dans une ville, ils s'écriaient : « Est-ce Jérusalem ? » Et les mères répondaient tristement : « Non, pas encore. »

Ces pauvres pèlerins n'avaient rien préparé pour leur long voyage. Ils n'avaient pas de nourriture et pas d'argent pour en acheter. Ils volaient donc les habitants des pays qu'ils traversaient. Cela mit les populations en colère et elles combattirent les croisés. Beaucoup furent tués et beaucoup moururent en chemin et seul un petit

nombre atteignit l'Asie Mineure, encore très loin de la Palestine. Là, la plupart d'entre eux furent tués par les Turcs, d'autres furent vendus comme esclaves, et peu, voire aucun, de l'immense armée qui s'était mise en route, n'atteignit la Palestine.

Pendant ce temps, les grands seigneurs rassemblèrent une armée de cent mille chevaliers et nobles, et de six cent mille fantassins. Ils arrivèrent de toutes parts et, après s'être réunis à Constantinople, ils passèrent en Asie Mineure. Ils y rencontrèrent Pierre l'Ermite, accompagné d'une infime partie de son armée, autrefois nombreuse. Les nobles eurent pitié de lui et le traitèrent avec beaucoup de bonté. Mais celui dont les paroles ardentes avaient fait vibrer le cœur des hommes et les avait poussés à se lancer dans cette guerre sainte n'avait désormais que peu d'importance.

La deuxième armée de la croisade fut plus chanceuse que la première. Mais ce n'est qu'après de terribles souffrances, après la peste et la famine, les batailles et les sièges, après l'effusion de beaucoup de sang et la perte de nombreuses vies, que les croisés virent enfin Jérusalem.

À mesure qu'ils s'approchaient de la ville sainte, leur cœur battait la chamade. Enfin, ils gravirent la dernière colline qui les séparait d'elle. Ils en atteignirent le sommet. Soudain, ils virent Jérusalem se dérouler devant eux. Des premiers rangs monta un grand cri : « Jérusalem ! Jérusalem ! » Les rangs suivants reprirent le cri : « Jérusalem ! Jérusalem ! » Le cri résonna dans les vallées jusqu'à ce que ceux qui se trouvaient à l'arrière entendent cette joyeuse clameur. Les larmes coulaient sur les joues des rudes soldats pendant qu'ils contemplaient la ville. Certains s'agenouillèrent pour prier, d'autres embrassèrent le sol que le Christ avait peut-être foulé, d'autres encore se tinrent debout, les bras tendus vers le lieu saint, tandis que des sanglots leur échappaient. Puis, une fois de plus, d'une seule voix, s'éleva le cri puissant : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! »

*

Mais la ville de Jérusalem n'était pas encore acquise ; elle était fortement tenue par les Turcs. Alors les croisés commencèrent immédiatement à l'assiéger. Mais ils n'avaient ni béliers ni engins

pour abattre les murailles. Le siège dura donc des jours, et les souffrances des croisés s'accrurent. Ils étaient fatigués par les longues marches et les combats, et maintenant la maladie les affectait. Le soleil brûlant de l'été les frappait de plein fouet. Les cours d'eau étaient asséchés et ils commençaient à souffrir de toutes les horreurs de la soif.

Chaque jour, la souffrance augmentait. Le soleil brillait comme une boule de feu rouge, le ciel était impitoyablement dépourvu de nuages. La nuit n'apportait aucune fraîcheur, l'aube aucune rosée rafraîchissante. Les guerriers les plus forts restaient inactifs dans leurs tentes, les plus faibles mouraient. Même les chevaux souffraient. L'herbe avait brûlé. Décharnés, ils n'avaient plus la force de porter leurs maîtres au combat, et le son des trompettes de guerre ne les excitait plus.

Les croisés trouvèrent enfin du bois et se mirent à fabriquer d'énormes béliers, puis, à un jour fixé, ils donnèrent un grand assaut aux murailles. Ils attaquèrent avec fureur, mais les défenseurs résistèrent avec la même fureur. De l'huile bouillante et du plomb fondu étaient versés depuis les murs. Les pierres, les javelots et les flèches volaient en rafale. Dès l'aube, le combat s'engageait et seule la nuit mettait fin au massacre.

Jérusalem n'était pas encore prise, et les croisés regagnèrent leurs tentes, pleins de tristesse. Le lendemain, le combat reprit, avec une fureur redoublée. Les chrétiens, rendus fous par les ricanements des infidèles qui les raillaient en leur reprochant d'adorer un Dieu qui ne pouvait rien pour eux, se battaient désespérément.

Finalement, une brèche fut ouverte dans un mur. Les croisés se déversèrent alors dans la ville, et « Dieu le veut ! Dieu le veut ! » résonna dans l'enceinte de Jérusalem. Les Sarrasins fuyaient, les chrétiens les poursuivaient. Dans les rues, dans les maisons, dans les mosquées, hommes, femmes et enfants furent tués jusqu'à ce que les rues soient couvertes de sang et jonchées de morts. La fureur des chrétiens s'arrêta alors. Ils déposèrent leurs armes et leurs armures, quittèrent leurs vêtements tachés de sang et se vêtirent d'habits de

pèlerins. Pieds nus et tête inclinée, chantant des hymnes et sanglotant de joie, ils allèrent visiter les lieux sacrés.

C'est ainsi que, trois ans après le départ de l'armée, Jérusalem fut prise. Mais pour conserver ce qu'ils avaient conquis, les croisés estimaient qu'ils devaient avoir un souverain. Quelques jours plus tard, ils se réunirent et choisirent comme roi Godefroy de Bouillon, l'un des nobles les plus courageux ayant participé à la croisade.

Mais si Godefroy accepta la charge, il refusa d'être appelé roi et de porter la couronne. « Je ne peux pas porter une couronne d'or, disait-il, dans la ville où le Sauveur du monde a porté une couronne d'épines. » Il fut donc appelé Avoué du Saint-Sépulcre.

Très vite, la plupart des croisés retournèrent chez eux, ne laissant qu'une petite compagnie de trois cents personnes pour garder leurs conquêtes. Ceux qui restèrent dirent adieu à leurs camarades, le cœur gros. « N'oubliez jamais vos frères que vous avez laissés en exil, disaient-ils. Envoyez-nous des soldats pour combattre les païens. » Ceux qui partirent promirent en pleurant d'envoyer rapidement de l'aide. Hélas, cinquante ans passèrent avant que le petit royaume chrétien de ce pays lointain n'en reçoive.

Parmi ceux qui rentrèrent chez eux se trouvait Pierre l'Ermite. Nous n'entendons plus parler de lui, et il finit ses jours tranquillement dans un monastère. Son travail était terminé. Il avait éveillé un merveilleux zèle religieux qui brûla pendant plus de cent ans, changeant la vie de toute l'Europe et de l'Orient.

Les croisés échouèrent. Jérusalem, tenue pendant une courte période, retomba entre les mains des Sarrasins. Cependant, la croisade fit beaucoup de bien à d'autres égards. Pendant que les grands seigneurs se battaient pour la Croix, leurs pays restaient en paix. Ainsi, les pauvres hommes et femmes qui restaient à la maison pouvaient semer, récolter et tisser en toute tranquillité. Leur vie devint plus heureuse et meilleure, le commerce se développa et les marchands prospérèrent. De nombreux hommes, qui avaient suivi leurs seigneurs au combat en tant qu'esclaves, revinrent en tant qu'hommes libres. Ainsi, en partant à la recherche de Jérusalem, ils trouvèrent la liberté.

La France souffrit beaucoup mais gagna aussi beaucoup grâce aux croisades, et l'un des écrivains de l'époque leur donna le fier nom d'« œuvres de Dieu réalisées par des mains françaises ». Car c'est en France qu'elles commencèrent. C'est sous des chefs français que la première armée se mit en route.

III. Le peuple de Laon se bat pour sa liberté

Philippe Ier ne s'intéressa guère à la croisade ni à quoi que ce soit d'autre. Il mourut en 1108 et son fils Louis VI lui succéda. Il était jeune et gai, et contrairement à son père, c'était un vrai soldat et un vrai souverain. Quand il était jeune, on l'appelait Louis le Batailleur ou Louis l'Éveillé. Mais en grandissant, il devint très corpulent et on l'appela Louis le Gros, et c'est sous ce nom qu'il est le plus connu dans l'histoire.

Lorsque Louis monta sur le trône, beaucoup de grands seigneurs étaient rebelles et turbulents. Ils parcouraient le pays en se battant et en volant à volonté. Ils attaquaient les marchands sur les routes et les retenaient prisonniers jusqu'à ce qu'ils paient de grosses sommes d'argent. Ils opprimaient les paysans, leur faisant payer ce qu'ils voulaient. Ils ne connaissaient d'autre loi que leur propre volonté et n'obéissaient à aucun chef.

Louis passa les premières années de son règne à réprimer les brigandages de ces seigneurs sans foi ni loi. Et c'est grâce à l'aide du peuple qu'il y parvint. Les croisades avaient donné à beaucoup d'entre eux une nouvelle idée de la liberté et leur avaient appris à manier l'épée et la lance. En outre, de nombreux artisans et commerçants voyageaient au loin pour vendre, acheter, échanger leurs produits. Nombre d'entre eux s'étaient enrichis et leur horizon s'était élargi. Ce sont eux qui souffraient le plus de l'anarchie des seigneurs. Au début, ils payaient sans protester les redevances au

seigneur à qui appartenait la ville. Mais le jour vint où les habitants ne supportèrent plus l'autorité de leur seigneur, c'est pourquoi ils aidèrent volontiers Louis à lutter contre leurs oppresseurs. Cette union du roi et des paysans contre les nobles est l'une des merveilles du règne de Louis le Gros.

Le peuple ne tarda pas à prendre conscience de son pouvoir et à se regrouper en communes ou en corporations. « Commune, écrit un auteur de l'époque, est un nouveau mot très mauvais. Il signifie que les hommes n'ont plus à payer le loyer qu'ils doivent à leurs seigneurs plus d'une fois par an. Qu'en cas de faute, ils seront libres moyennant une somme fixée par la loi. Ils peuvent aussi s'administrer eux-mêmes, se choisir un chef et avoir leur propre milice. »

Lorsqu'une ville avait obtenu le droit de commune, ses habitants n'étaient plus les esclaves ou les serfs du seigneur. Parfois, une ville gagnait facilement ce droit, car de nombreux seigneurs étaient revenus pauvres de Palestine. Ils étaient donc heureux de vendre ces libertés à leurs vassaux pour de l'or. Mais il arrivait aussi que le peuple se batte pour ces libertés. Parfois, en échange de l'aide que le peuple lui apportait, Louis accordait des chartes de liberté à leurs villes.

Louis n'a pas fondé les communes. Elles se fondèrent elles-mêmes. C'est le peuple qui se souleva contre l'oppression, et c'est à l'habileté de Louis que revint le mérite de ne pas l'avoir écrasé. C'est pourquoi il reste dans le cœur des Français le roi qui protégea les pauvres et mit un frein à l'oppression cruelle des seigneurs.

*

Laon est une des villes qui se battit pour sa liberté. Le seigneur de la ville s'appelait Gaudry. C'était un ancien soldat devenu évêque, et il gouvernait très mal. Il était à la fois avide et cruel et accablait le peuple d'impôts et torturait ou tuait tous ceux qui s'opposaient à lui.

Le peuple se lassait de plus en plus de son autorité. Un jour, alors qu'il était absent, ils supplièrent les seigneurs qui gouvernaient pour lui de leur vendre, pour une forte somme d'argent, les droits de

commune. C'est ce que firent les seigneurs, pensant que c'était un moyen facile de s'enrichir.

La joie fut grande dans la ville de Laon. Mais lorsque l'évêque revint, il se mit très en colère. Cependant, lorsque les gens lui offrirent encore plus d'argent, il se calma et promit de renoncer à tous ses droits sur la ville. Puis, afin que rien ne manque pour assurer leur liberté, les habitants envoyèrent des messagers à Paris avec de riches présents pour le roi, le priant de signer leur charte de liberté.

Il le fit et tout sembla aller pour le mieux dans la commune de Laon. Mais l'évêque et les seigneurs ne tardèrent pas à dépenser tout l'argent que leur avait donné le peuple, et ils commencèrent à se repentir de leur marché. Ils décidèrent alors de persuader le roi de retirer la charte qu'il avait accordée. L'évêque invita donc le roi à venir passer les fêtes de Pâques à Laon.

Le roi vint et, dès son arrivée, l'évêque commença à lui parler et à le persuader de retirer la charte. Mais le roi refusa d'abord. En effet, les habitants de la ville avaient été avertis des mauvais projets de l'évêque et ils proposèrent au roi de lui donner quatre cents livres d'argent s'il refusait de faire ce que l'évêque lui demandait.

Lorsque l'évêque l'apprit, il offrit au roi sept cents livres d'argent. Il ne possédait pas cet argent, mais il décida de le soutirer aux citoyens dès que le roi leur aurait retiré leur charte et qu'il pourrait à nouveau les taxer comme il l'entendait.

Le roi voulait de l'argent et il céda. L'évêque le délia de son serment et se délia lui-même lors d'une cérémonie solennelle. Des hérauts furent alors envoyés sur la place du marché pour déclarer à tous les habitants que leur charte, avec le grand sceau royal dont ils étaient si fiers, ne servait plus à rien, que leurs magistrats devaient cesser leurs fonctions, qu'ils devaient abandonner le sceau et la bannière de la ville et ne plus faire sonner la cloche dans le beffroi.

Lorsque le peuple entendit la proclamation, il fut rempli de peur et de colère. Ils se rassemblèrent dans les rues en poussant des cris de rage et en jurant de se venger. Le tumulte fut tel que lorsque le roi entendit le bruit, il eut peur de ce qu'il avait fait. Il se réfugia cette

nuit-là dans le palais de l'évêque, qui était très solidement fortifié. Le lendemain matin, avant que le jour ne se lève, il s'enfuit sans attendre de célébrer la fête de Pâques pour laquelle il était venu.

Pendant toute cette journée, un silence de mort régna sur la ville. Les rues restèrent vides. Les auberges, les boutiques et les ateliers étaient fermés et silencieux. On aurait dit que les gens pleuraient la mort d'un grand ami qu'ils aimaient.

Puis la nouvelle se répandit qu'ils allaient être taxés et usés jusqu'à la corde, afin que le roi puisse disposer de l'argent qui lui avait été promis. L'évêque dit en riant cruellement : « Vous avez payé de grosses sommes pour que votre commune soit créée. Vous paierez autant pour qu'elle soit détruite. »

La colère et la peur rendirent le peuple fou. Quarante d'entre eux se liguèrent et jurèrent de mettre à mort l'évêque. L'évêque fut averti du complot, mais il se mit à rire avec mépris. Il s'écria : « Je vais donc périr par la main de ces gens-là ! » Il ordonna néanmoins à ses serviteurs de porter des armes sous leur robe.

Pendant trois jours, la ville fut en proie à l'émeute et au désordre. Plusieurs maisons furent attaquées et pillées. Lorsque l'évêque en entendit parler, il se mit à rire.

« Que pensez-vous que ces braves gens vont faire de leurs émeutes ? Si mon esclave Jean-le-Noir tirait le nez du plus courageux d'entre eux, il n'oserait pas se plaindre. Je les ai forcés à abandonner leur commune. Je ne crains pas de pouvoir les gouverner. »

Mais le lendemain, alors que l'évêque était assis dans son palais, il entendit la foule criant avec enthousiasme son cri de ralliement : « Commune ! Commune ! ». C'était le signal de la révolte. Des bandes de citadins, armés d'épées, de lances, de hachettes et de toutes sortes d'armes, se précipitèrent dans la cathédrale et, de là, dans le palais de l'évêque.

Au premier bruit de la révolte, les seigneurs se précipitèrent pour aider l'évêque. Mais ils furent massacrés par le peuple en colère, qui se répandit bientôt dans tout le palais à la recherche de l'évêque. « Où est le traître, l'infâme ? » criaient-ils.

L'évêque, après avoir changé de vêtements avec l'un de ses serviteurs, courut à la cave et se cacha dans un tonneau.

Mais aucun endroit ne pouvait être à l'abri de la fureur de la foule. On le trouva, on le tira du tonneau par les cheveux et on le jeta dans la rue, tandis que les citadins le frappaient sans pitié. Il tomba à genoux, criant à haute voix pour demander grâce, leur promettant de l'argent, la liberté, tout.

Mais il n'y avait ni pitié ni miséricorde dans ces cœurs en colère. Ils lui répondirent : « Tu tiendras ta promesse comme tu l'as déjà tenue, » et les coups se succédèrent jusqu'à ce qu'il meure. Alors, dépouillé de ses bijoux et de ses vêtements, son corps fut jeté au coin d'une rue. Tous les passants jetèrent de la boue et des pierres, des insultes et des malédictions sur les restes mutilés de celui qui avait été leur évêque.

Dès que les habitants eurent assouvi leur vengeance, ils commencèrent à craindre la colère du roi. La panique les gagna. Dans leur peur, ils supplièrent l'un des seigneurs voisins, Thomas de Marle, de les protéger.

Ce Thomas était un chevalier féroce et brutal. On racontait des histoires horribles sur les actes qu'il commettait dans son château, sur la façon dont il attaquait et torturait les voyageurs et les marchands. Mais les habitants de la ville estimaient qu'ils devaient bénéficier d'une protection contre le roi, et Thomas semblait être leur homme. Il était bien connu qu'il n'aimait pas Louis le Gros, qui essayait de limiter le pouvoir de tous les barons indisciplinés.

Les habitants de la ville s'adressèrent donc à Thomas de Marle. Il leur répondit : « Je ne peux pas tenir votre ville contre le roi, mais si vous voulez venir dans mon château, je vous y défendrai du mieux que je pourrai. »

Ces paroles frappèrent d'effroi les habitants de Laon. Comment pouvaient-ils se fier à ce château effrayant, plein de cachots sombres et horribles, dont ils avaient entendu de si terribles récits ? Mais sans autre choix, ils partirent.

Dès que l'on apprit que les habitants de Laon avaient laissé leur ville sans protection, tous les habitants des villes environnantes vinrent en bandes et commencèrent à la piller, de sorte que l'état de la ville devint plus misérable que jamais. Plusieurs des chefs de la révolte furent pendus, d'autres bannis, toute la campagne était en armes. Enfin, le roi, dont la parole manquée avait été la cause de tous les malheurs, arriva avec une armée. Il attaqua Thomas dans son château, qui fut pris après une longue résistance. Un nouvel évêque fut nommé et Laon sombra à nouveau dans la servitude. Mais les habitants gardèrent le souvenir de la liberté qu'ils avaient possédée autrefois et, seize ans plus tard, ils reçurent une nouvelle charte, que le roi scella à nouveau de son grand sceau.

IV. Louis le Gros affronte son vassal

Forcer les seigneurs à se plier à la volonté du roi est la grande œuvre du règne de Louis. D'un bout à l'autre de son royaume, il les affrontait.

« Le roi a le bras long, » dit un de ses conseillers. C'est ce que les seigneurs découvrirent à leurs dépens.

Mais Louis avait un autre grand ennemi à combattre. C'était Henri Ier, quatrième fils de Guillaume le Conquérant, devenu roi d'Angleterre et duc de Normandie. Louis et Henri avaient été amis. Mais lorsque Henri devint roi et déroba le duché de Normandie à son frère Robert, Louis trouva en lui un rival. Un vassal qui portait une couronne et qui était bien plus riche et puissant que son seigneur souverain était un vassal dangereux.

Lorsque Henri s'empara du duché de Normandie, les seigneurs et barons normands ne l'acceptèrent pas tous comme duc. Beaucoup préféraient Robert ou son fils Guillaume. Louis le Gros prit le parti de ces derniers, et c'est ainsi que, pendant plus de vingt ans, il y eut une guerre presque constante entre le seigneur et son vassal.

Les batailles ne furent pas toujours très meurtrières, mais le pays fut dévasté et de nombreux châteaux et villages tombèrent en ruine.

Une fois, alors qu'ils se disputaient un château, Louis aurait proposé à Henri de régler la querelle en combat singulier. Les deux armées se trouvaient l'une en face de l'autre, de part et d'autre d'une rivière. Le seul moyen de traverser était un pont de bois si fragile et si pourri qu'il pouvait à peine supporter le poids d'un homme. Sur ce pont branlant, Louis défia Henri de se battre.

« Non, répondit Henri, mes jambes ne sont pas assez solides pour une telle bravade. Je ne veux pas risquer de perdre ainsi un château qui me serait d'une grande utilité. Quand je verrai mon seigneur souverain de France dans un endroit où je pourrai me défendre, je ne fuirai pas. »

L'une des principales batailles se déroula à Brémule. Environ neuf cents chevaliers y prirent part. Cela ressemblait plus à un grand tournoi qu'à une bataille. En poussant des cris de guerre, les chevaliers s'élançaient l'un vers l'autre, lance en main. Lorsque leurs lances se brisaient, ils se battaient à l'épée. Mais c'était un jeu courtois et chevaleresque. Le roi d'Angleterre reçut un puissant coup sur la tête qui, sans la solidité de son casque, l'aurait laissé inanimé dans la plaine. Mais pour la plupart, les chevaliers ne se battaient pas pour tuer, mais pour montrer leur habileté et faire des prisonniers.

La journée se passa mal pour les Français. Les chevaliers se succédèrent et furent faits prisonniers.

« Hélas, Sire, s'écria l'un des chevaliers de Louis, quatre-vingts de nos chevaliers qui se trouvaient dans le front de l'armée manquent à l'appel. L'ennemi nous dépasse en force et en nombre. Nos meilleurs chevaliers sont pris, nos hommes cèdent partout. Fuyez, monseigneur, avant que tout ne soit perdu. »

Louis se retourna et s'enfuit, et ses chevaliers se dispersèrent à droite et à gauche. Le roi de France perdit la bataille, sa bannière et son cheval. Beaucoup de ses chevaliers furent faits prisonniers, mais seuls trois hommes furent tués.

Pourtant, cette bataille presque sans effusion de sang constituait une grave défaite pour Louis. Il brûlait de colère contre Henri et fit tout ce qui était en son pouvoir pour prendre le dessus sur lui, mais sans succès. La guerre dura encore un an. Enfin, les deux rois conclurent la paix et Guillaume Adelin, le fils d'Henri, rendit hommage à Louis en tant que duc de Normandie. C'était un moyen pour son père de ne pas avoir à rendre hommage lui-même, car étant roi, il refusait de s'incliner devant un autre roi. Le père et le fils s'embarquèrent alors pour rentrer dans leur pays.

Mais, hélas, pour l'Angleterre et pour la France, la *Blanche-Nef*, bateau tout neuf sur lequel naviguait le prince Guillaume fit naufrage et le prince se noya. Ce fut un grand chagrin pour Henri et pour l'Angleterre. C'était un grand malheur pour la France. En effet, l'héritier du trône d'Angleterre était désormais Mathilde, la fille d'Henri et sœur aînée de Guillaume, qui avait épousé en secondes noces Geoffroy Plantagenêt d'Anjou. Ainsi, la couronne d'Angleterre s'enrichit d'une partie encore plus importante de la France et le roi d'Angleterre devient encore plus puissant face à son souverain, le roi de France.

*

Louis était un vrai roi soldat et son épée était rarement au repos. C'est sous son règne que l'oriflamme fit son apparition. Vous vous souvenez qu'il avait perdu son étendard lors de la bataille de Brémule, eh bien il le remplaça par l'étendard de l'abbaye de Saint-Denis, qui devint par la suite l'étendard royal. Chaque fois que le roi partait en guerre, il prenait l'oriflamme à sa place à côté de l'autel et la confiait au chevalier le plus brave qui jurait de le porter pendant le combat et de ne jamais l'abandonner. Celui-ci avançait face à l'ennemi, l'oriflamme fixée au bout de sa lance marchant ainsi devant l'armée royale et poussait le cri de ralliement « Montjoie Saint Denis » ! Chaque fois que Louis revenait triomphant, l'oriflamme était à nouveau suspendue à cet endroit. L'oriflamme était une pièce de soie de couleur rouge comme le sang du martyr Saint Denis ; les extrémités étaient fendues en pointe comme une queue d'hirondelle. Le mot oriflamme signifie « flamme d'or ». On l'appelait ainsi parce

qu'il ressemblait à une langue de feu vacillante lorsqu'il flottait dans le vent à la tête de l'armée.

Même lorsque Louis devint si corpulent qu'il pouvait à peine bouger, il avait toujours envie de se battre. « Ah, gémit-il, quelle vie misérable que la nôtre. Nous n'avons jamais la force et la connaissance en même temps. Si j'avais su quand j'étais jeune, si j'avais pu maintenant que je suis vieux, j'aurais conquis des empires. »

Mais enfin, après une vie d'excès et de guerres, le roi soldat était très affaibli. Ses pensées se tournèrent alors vers les choses saintes. Il souhaitait par-dessus tout être transporté à l'abbaye de Saint Denis, auprès de ses protecteurs les « saints martyrs Denis et ses compagnons », et songea même à renoncer à la Couronne pour se faire moine. Épuisé par la maladie, Louis VI convoqua à son chevet son fils, le futur Louis VII, et le fit promettre de veiller sur l'église, sur les pauvres et sur les orphelins, de garder à chacun son droit, de ne faire aucun prisonnier en sa cour. Il procéda ensuite à la distribution de ses richesses, or, argenterie, vases de grand prix, étoffes de luxe... aux églises et aux pauvres.

La souffrance et la maladie l'empêchèrent de se rendre à l'abbaye de Saint Denis. Il prescrivit donc de déposer un tapis à terre, et, sur le tapis, des cendres arrangées en figure de croix, puis il s'y fit déposer par les mains de ses gens. Là, revêtu de la robe d'un moine, il fit le signe de la croix et expira.

Le corps du défunt, drapé dans une étoffe précieuse, fut ensuite porté à l'église de Saint Denis au côté de Charles II le Chauve. Après la célébration de l'office des funérailles, il fut enseveli pendant que s'élevait un concert d'hymnes et de prières.